

REVUE  
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE  
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI



NUMÉRO 7.

4<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME XII.

12 AOUT 1899.

LA COOPÉRATION DES IDÉES  
ET LES UNIVERSITÉS POPULAIRES

I

Tous ceux qui croient à l'avenir de la démocratie, tous ceux qui pensent que le progrès ne consiste pas uniquement à changer les formules de la servitude, s'accordent à reconnaître que le premier des devoirs qui s'imposent à nous est l'éducation intellectuelle et morale du peuple. Il importe que les citoyens s'élèvent comme les institutions : si les intelligences s'obscurcissent, si les volontés s'énervent, la liberté risque fort de n'être plus que la tyrannie consentie.

Il est juste de dire que nous avons faits des efforts efficaces et de grands sacrifices pour réaliser cette condition première de tout progrès réel et définitif. Nous avons multiplié les écoles, nous les avons voulues propres, claires, spacieuses, conformes aux lois élémentaires de l'hygiène, nous leur avons assuré des maîtres instruits, dévoués, pénétrés de l'importance de la mission qui leur est confiée. Entre sa sortie de l'école et son entrée à la caserne, durant les années d'apprentissage, à l'âge dangereux où les passions s'éveillent, où les tentations du cabaret et de la rue le sollicitent, l'enfant livré à lui-même, abandonné, courait le risque non seulement d'oublier ce qu'il avait appris, mais de laisser s'effacer les notions morales, s'affaiblir le sentiment de dignité personnelle, que ses maîtres s'étaient efforcés d'éveiller et de développer en lui. Nous avons créé les cours d'adultes, les conférences populaires, nous avons autour de l'école groupé des œuvres multiples : pa-

tronages, associations d'anciens élèves, pour assurer au jeune homme un appui moral dans la lutte qu'il doit à cette heure grave soutenir contre lui-même, contre les autres et dont dépend sa destinée. Les instituteurs, dont la besogne est déjà bien lourde, sont mis à cette tâche nouvelle avec un désintéressement, une ardeur, un élan qui témoignent de la foi morale qui les soutient et les inspire. Depuis longtemps déjà, de puissantes sociétés d'instruction populaire, la philotechnique, la polytechnique, avaient organisé dans les grandes villes des cours du soir et préparé, par une initiative dont il faut leur garder la reconnaissance, ce qui se complète et s'achève aujourd'hui.

Tout cela est beaucoup ; quelques-uns ont pensé que ce n'était point assez encore. Nous ne sommes pas satisfaits, nous sommes loin d'avoir réalisé toutes nos espérances, d'avoir fait tout le bien que nous voulions faire. Notre ambition n'est pas de diminuer le nombre des conscrits illettrés et d'obtenir des statistiques honorables, nous voudrions agir sur l'individu, développer sa puissance de penser et de vouloir, au sens propre du mot l'élever ; et nous voudrions, peu à peu, sans secousse violente, transformer la société elle-même en modifiant ses éléments, accorder les mœurs et les institutions, préparer des hommes libres pour un pays libre. Pour cela, ce n'est point assez que l'instituteur instruisse l'enfant, qu'il reste en contact avec l'adulte, qu'il lui demande des efforts nouveaux et qu'il l'aide à les accomplir ; il faut que l'ouvrier soit mis à même de faire ce que fait tout homme digne de ce nom, il faut qu'il puisse continuer l'éducation de lui-même, il faut qu'il puisse participer aux plaisirs humains pour n'être pas tenté

par les jouissances de la bête. L'existence d'une démocratie sans esclaves implique que la vie humaine soit possible pour tous : les promoteurs de l'enseignement supérieur du peuple ne demandent rien de plus, rien de moins.

Enseignement supérieur du peuple, universités populaires, quelques-uns n'ont-ils pas été jusqu'à dire : « cathédrales de la démocratie », voilà de bien grands mots pour une petite chose : l'idée juste à peine formulée se perd dans l'utopie. Entendons-nous bien : nous ne rêvons pas une imitation artificielle de la Sorbonne, des cours sans auditeurs, un institut officiel, où tout soit arrêté, prévu d'avance, et qui n'ait qu'un défaut, celui de ne répondre en rien aux besoins de ceux à qui il serait destiné. L'Université populaire ne doit pas être un établissement exclusivement scientifique, elle doit être la maison du peuple ; elle doit, comme un corps vivant et plastique, croître, se transformer, multiplier ses organes, s'adapter progressivement à tous les besoins qu'elle doit satisfaire. Nous ne ferons pas tout ce que nous voulons faire, c'est la loi de toute œuvre humaine, nous ferons ce que nous pourrons, nous commencerons modestement une grande œuvre que d'autres continueront ; nous aurons posé du moins l'idéal qui tôt ou tard sera réalisé parce qu'il doit l'être. Nous laissons l'avenir ouvert.

## II

L'histoire de l'œuvre, de sa naissance, de ses débuts, en fera mieux comprendre le sens et la portée. Quand une idée répond aux besoins d'une époque et d'une société, il est rare qu'elle ne surgisse pas à la fois en plusieurs esprits, mais presque toujours il est un homme qui la conçoit plus clairement, qui la définit et qui l'exprime, en qui surtout elle devient un sentiment vivant et une action positive. Dès qu'il parle, il est entendu par tous ceux qui se disaient tout bas ce qu'il dit tout haut.

L'homme qui le premier a parlé des universités populaires n'est pas un bourgeois, ignorant des besoins du peuple, égaré par sa foi aveugle dans la toute-puissance de la science, c'est un ouvrier qui en a trouvé l'idée dans son expérience personnelle. Georges Deherme est un ancien ouvrier typographe, il s'est instruit lui-même par ses épreuves, par ses chimères, par ses erreurs, autant et plus que par les livres. Il sait ce que font fermenter de rêves et de cauchemars dans un esprit ardent l'ignorance et l'abandon. Doué d'une énergie peu commune et d'une intelligence supérieure, il a dominé ses impatiences, dompté ses emportements, il s'est imposé une méthode, il a fait son salut lui-même par la science. Affranchi, libéré, il s'est tourné avec angoisse vers

son passé, il a résolu d'éviter aux autres les dangers qu'il avait courus, et seul, inconnu, sans appui, sans ressources, il a dévoué sa vie à la fondation de ce qu'il a appelé l'enseignement supérieur du peuple par la *coopération des idées*.

« J'en ai fait l'expérience personnelle, m'écrit-il ; faute de direction et d'initiation intellectuelle, faute de source pure où satisfaire sa soif du savoir, le jeune travailleur peut tomber dans les plus grossières erreurs. L'ouvrier intelligent n'est en contact qu'avec les fanatiques et les violents. Je suis douloureusement convaincu qu'il est des jeunes hommes ardents, pleins d'intelligence, de cœur et d'âme, qui sont au bagne, qui sont morts sur l'échafaud, sur les barricades, ou qui peu à peu sont tombés dans les bas-fonds, pour n'avoir pas trouvé le concours moral que nous voulons leur offrir et qui eût fait d'eux des hommes vraiment utiles à la société. Je dois vous dire d'ailleurs que c'est cette conviction qui m'a toujours animé dans l'œuvre que j'ai entreprise... Il se fait dans notre milieu social une sélection à rebours. Les doctrines simplistes et dissolvantes attirent à elles les meilleurs parmi les ouvriers ; au lieu d'en faire ce qu'ils devraient, ce qu'ils pourraient être, elles en font des dévoyés, des êtres inutiles et prétentieux, des politiciens aigris et suspects, parfois des criminels. On s'imagine que l'alcoolisme n'atteint que la lie du peuple, je crains que, par des raisons contraires, il ne prenne aussi la partie supérieure du prolétariat. Le premier progrès, c'est en somme l'économie du déchet, « des âmes perdues ».

Nous aimons à croire que les maux dont nous ne souffrons pas sont nécessaires ; nous inventons le destin, pour avoir de nos erreurs et de nos fautes un auteur anonyme et responsable qui nous dispense de corriger celles-ci et de réparer celles-là. Nous décidons que l'ouvrier qui boit ou qui s'exalte par l'utopie violente est le mauvais ouvrier, la brute ou le paresseux. Rien n'est moins certain. Sans guides, sans moyens de satisfaire leurs besoins supérieurs, les meilleurs sont les plus exposés. L'ouvrier intelligent, ardent, énergique, est condamné à ne concevoir des maux dont il éprouve la dure réalité qu'un remède simple, immédiat, universel ; faute d'appréhender à penser et à vouloir, il imagine, il rêve, et dans ce rêve d'une société parfaite, il trouve une première ivresse que l'habitude de compter sur les choses plus que sur lui-même l'amène à achever par l'ivresse passive qui fait lever les mirages consolants dans les brumes indécises des images flottantes.

En février 1896, Deherme fonda une revue mensuelle de sociologie positive, sous ce titre heureux : *la Coopération des Idées*. Au début non seulement il rédigeait, mais il composait et imprimait lui-même cette petite brochure, par laquelle nous avons appris

à le connaître. L'homme qui apparaissait dans ces pages était singulièrement original. Son enthousiasme était réfléchi, contenu; il alliait à une foi ardente un ferme bon sens; il parlait du peuple sans révérence, sans flatterie, en homme du peuple, avec dureté tout à la fois et avec amour; il se défiait presque à l'excès de la politique, de l'État, des lois positives; il détestait dans l'utopie le fatalisme, qui énerve les volontés et permet de tout attendre sans rien commencer; il n'était ni un satisfait, ni un résigné, ni un modeste; lui aussi, il prétendait transformer le monde, mais il n'apportait pas pour cela un plan revu et corrigé de la création, il prenait les gens au collet, les secouait rudement et les sommait de commencer par la réforme d'eux-mêmes la réforme de la société. Dans le premier numéro de son humble revue, ce jeune homme inconnu formulait avec tranquillité ce programme: « Régénérer l'individu pour améliorer l'état social, fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté, nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de bonté: voilà l'œuvre audacieuse que nous entreprenons — but et moyens. » « Notre but le plus général, m'écrivait-il récemment, est le progrès, non par tel parti, par telle religion, par telle formule, mais par ce qui peut le mieux le réaliser, par la volonté, par l'énergie, par la conscience. Nous combattons donc tout ce qui énerve la volonté, tout ce qui diminue ou disperse l'énergie, tout ce qui obscurcit la conscience. » A propos du travail des femmes, je lis dans le dernier numéro de *la Coopération des Idées* (avril 1899): « Le travail des femmes généralisé est le signe certain d'un profond malaise social. On devait donc chercher le remède dans la panacée simpliste des lois positives. Je n'y aurai pas recours. Je ne proposerai pas d'interdire le travail des femmes ni d'y mettre des obstacles légaux plus ou moins hypocrites. La loi ne pourrait qu'aggraver le mal, sans rien empêcher... C'est en nous, on ne saurait trop le répéter, qu'est le remède. C'est en nous, et sur les autres, qu'il faut agir énergiquement. Il y a toute une éducation à faire de l'enfant, de la femme, de l'homme... Semons, d'un geste large, la vérité morale, qui est sociale, éveillons en chaque être humain la conscience de l'humanité, et chacun retrouvera, claire et féconde, la notion du devoir. »

Au printemps de 98, Deherme faisait placarder sur les murs du faubourg Saint-Antoine l'appel suivant :

Aux travailleurs,

Comme vous, nous sommes des travailleurs. Mais nous croyons que la vie humaine a des joies plus intenses, plus durables, plus hautes et moins onéreuses que celles des cabarets. De toutes nos forces, malgré notre igno-

rance et notre pauvreté, nous aspirons à la vie intellectuelle et morale.

Voulez-vous être des nôtres?

Parmi nous, vous ne trouverez ni des pédants, ni des sectaires, ni des ambitieux; mais, quelles que soient vos croyances, des amis sincères.

Simplement, nous voulons être des Hommes, c'est-à-dire plus que des instincts: des consciences, des intelligences et des volontés.

Et cela, camarades, vous le voudrez avec nous.

A cet appel était joint un programme de causeries quotidiennes qui devaient se faire, à partir du 23 avril, de huit heures à dix heures, rue Paul-Bert. Deherme déjà n'était plus seul: à peine avait-il exposé son projet qu'autour de lui s'était ralliée une phalange d'hommes qui dans sa pensée avaient reconnu leur propre pensée et qui s'étaient faits ses collaborateurs volontaires: étudiants, professeurs, collaborateurs volontaires: étudiants, professeurs, pasteurs, médecins, publicistes, ingénieurs, savants, ouvriers.

Nous étions sans ressources, sans argent; quelques dons, les cotisations suffirent à tout; nous fûmes modestes. L'important était de commencer, de faire quelque chose, de donner à l'idée une première réalisation, de la soumettre à l'épreuve de l'expérience. Notre installation fut ce qu'elle pouvait être: en haut du faubourg Saint-Antoine, rue Paul-Bert, au fond d'une cour, une petite salle, éclairée au pétrole, occupée presque tout entière par une longue table, recouverte d'un tapis rouge, où se trouvent des journaux, des brochures, des revues; sur les murs, peints de couleurs claires, quelques maximes: *Dans la société il n'y a qu'une force vive: l'homme. — Nous acceptons les plus audacieuses utopies, en nous préparant à les vivre. — Vivre pour autrui. — A chacun selon ses œuvres. — Vivre au grand jour.* Les auditeurs s'asseyaient autour de la table, le conférencier à un de ses bouts; la conférence achevée, on pose des objections, on cause, on discute; c'est une recherche en commun, sincère, simple, familière de la vérité. Il n'a pas été fait jusqu'ici de cours suivis, il n'a pas été donné d'enseignement régulier, les causeries du soir portent sur les objets les plus divers, littérature, histoire, morale, hygiène, sociologie (1). Tous ceux qui ont assisté à ces petites

(1) Je relève dans le programme des causeries d'avril: Henry de Jouvenel, *le Militarisme*; George Duruy, *Une Vie d'Artiste au Temps de la Renaissance*; Camille Lèger, agrégé de philosophie, *De l'Education du Citoyen* (6<sup>e</sup> causerie); *Rapports de l'idée morale et de l'idée religieuse*; Jules Lermina, *Individualisme et Collectivisme*; Robert Meyfus, publiciste, *P.-J. Proudhon et le Coup d'Etat* du 2 Décembre; Victor Charbonnel, homme de lettres, *l'Idéalisme social*, par E. Fournière; Emile Duclaux, membre de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur, *la Santé et la Morale*; H. Monod, pasteur, *Alexandre Vinet*, etc. Je relève également sur ces sujets: *l'Education de la Volonté*, par Ferdinand Buisson; *les Bourses de Travail et de leur Institut*, par Ferdinand Buisson; *l'Education de la* — par Ferdinand Buisson, typographe; *le Po-*



réunions amicales, vraiment fraternelles, en sont revenus avec un sentiment réconfortant de satisfaction et d'espérance. Dans le vaste faubourg la salle est bien petite; elle n'abrite que quelques hommes de bonne volonté, mais presque toutes les grandes choses ont eu ces humbles commencements : toute vie est croissance, il n'importe que de vivre; tombé entre deux pavés, le germe patiemment peut les disjoindre, devenir l'arbre où chanteront les oiseaux sur la tête des hommes qu'il abritera. « Les conférences de *la Coopération des Idées* m'intéressent de plus en plus, m'écrivit un jeune ouvrier typographe de mes amis que j'avais envoyé là-bas. J'y vais maintenant presque tous les soirs, malgré l'éloignement. J'admire vraiment la tranquille confiance de Deherme et son inébranlable foi dans l'âme populaire. Ce qu'on voit et ce qu'on entend là console un peu de la vue et du contact de nos autres contemporains. » Ne faisons pas trop les dégoûtés, ne disons pas de mal de nos contemporains, prenons-les tels qu'ils sont, travaillons sur nous-mêmes, travaillons sur eux, pour eux et avec eux.

Après une année écoulée, l'expérience nous a paru suffisante : nous avons pensé que nous avions acquis le droit de nous adresser au public et de faire appel aux hommes de bonne volonté. Nous existions; en nous donnant des statuts, en nous constituant en association, nous n'avons qu'affirmé et que confirmé notre existence. Du préambule des statuts j'extrais les lignes suivantes :

En face du cabaret, du café-concert, nous nous proposons d'édifier nos universités populaires.

Elles devraient comprendre :

- 1<sup>o</sup> Une salle de cours et conférences pour l'enseignement supérieur ;
- 2<sup>o</sup> Une salle de cours pour les différentes sociétés d'enseignement secondaire ;
- 3<sup>o</sup> Un musée du soir avec cours professionnels ;
- 4<sup>o</sup> Une salle de spectacle ;
- 5<sup>o</sup> Une salle d'escrime et de gymnastique ;
- 6<sup>o</sup> Une salle de bains-douches ;
- 7<sup>o</sup> Un salon de conversation ;
- 8<sup>o</sup> Une bibliothèque constamment ouverte ;
- 9<sup>o</sup> Des laboratoires ;
- 10<sup>o</sup> Un cabinet de consultations médicales, juridiques, économiques ;
- 11<sup>o</sup> Une pharmacie ;
- 12<sup>o</sup> Un restaurant de tempérance ;
- 13<sup>o</sup> Quelques chambres meublées à louer aux jeunes gens de toutes conditions ;
- 14<sup>o</sup> Une école normale d'éducateurs populaires ;

*lytechnic-Institute de Regent Street*, par Arthur Fontaine; Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Antisémitisme*; Frédéric Passy, *Comment les Utopies se réalisent*; Max Nordau, *l'Anthropologie criminelle et Lombroso*; Paul Desjardins, *les Grands Livres de l'Humanité*; Henri Michel, *Individualisme et Socialisme*, etc.

15<sup>o</sup> Offices de placement, mutualité, assurances, etc.

Nous organiserons aussi, pour les beaux jours, des excursions scientifiques, esthétiques, des visites aux musées, ou simplement des promenades amicales.

Ces universités ne laisseront pas en dehors de leur action les familles de leurs membres. Non seulement elles tâcheront d'améliorer leur situation par les associations de tous genres, mais encore elles viseront à l'amélioration et à l'embellissement du foyer. Leur activité en ce sens pourra être particulièrement dévolue aux dames qui feront partie des comités. Notre éducation sera cordiale. Ce qui fera sa force, sa fécondité, sa puissance de pénétration, c'est que, dans nos universités, le peuple sera chez lui, en famille, avec des amis sincères. Nous irons à l'âme. Notre enseignement sera vivant. Nous pénétrons le peuple dans ses plaisirs, dans ses travaux, dans ses souffrances. Aux jeunes générations, nous donnerons par là un puissant motif d'agir, une raison de vivre qui les dépassent. C'est en faisant plus de justice que nous établirons la concorde sociale.

Mais notre association n'attendra point de pouvoir tout ce qu'elle veut pour faire tout ce qu'elle peut. Elle agira immédiatement, constamment et de toutes façons. Ce sera la meilleure preuve de vitalité et de force.

L'Université populaire, vous le voyez, n'est pas définie par le seul besoin scientifique; elle n'est point enfermée dans des murs et des règlements, comme l'hôpital et la prison; elle n'est pas, elle se fait. Elle doit être la maison du peuple, la chose ou mieux l'œuvre de ses membres; pour s'adapter à leurs besoins, elle doit croître librement, multiplier ses organes, sans perdre son unité vivante. Cette unité, elle la trouvera dans l'idée même qui l'a créée, dans l'éducation morale et sociale du peuple, fin complexe qui ne peut être réalisée que par des moyens aussi variés que les besoins à satisfaire, que les facultés à développer, que les éléments multiples qu'elle doit accorder dans une harmonie supérieure. Et c'est pourquoi nous nous préoccupons de l'hygiène, de la santé, de la propreté, de la tempérance, qui ne sont point d'humbles choses, parce qu'elles sont les conditions de tout le reste, parce que, faisant à l'homme un corps humain, déjà, dans les habitudes de l'organisme, elles manifestent la suprématie de l'intelligence et de la volonté. Comme la culture de la raison, nous prévoyons celle de la sensibilité; l'homme ne se passe pas de plaisirs, il a besoin de « divertissement », et seules les jouissances élevées dégoûtent des jouissances bestiales; c'est dans les heures de loisir, quand il fait « ce qui lui plaît », que l'individu trahit vraiment ce qu'il est, révèle quelles idées en lui sont devenues réelles et vivantes, actions et sentiments (1).

(1) La première Université populaire ouvrira le 1<sup>er</sup> octobre prochain, faubourg Saint-Antoine. Nous ne réaliserons pas tout notre programme. Nous commencerons par l'essentiel : une

Si notre ambition est grande, nous ne prétendons pas tout faire à la fois, nous serons patients. Il faut craindre avant tout l'artificiel, l'apparent, la belle façade derrière laquelle il n'y a que misère et néant. L'Université populaire ne doit pas être une machine officielle et bourgeoise, une chose morte, destinée à dispenser de la vie, elle doit être un organisme vivant, grandir lentement, d'une croissance naturelle, normale, par une adaptation croissante aux besoins et plus encore à l'énergie de ceux à qui elle est destinée. Pour réussir, nous avons besoin d'argent, surtout d'hommes dévoués : nous demandons avec confiance ces ressources, ces dévouements (1). Nous nous adressons aux jeunes gens qui ne sont pas des satisfaits et qui veulent que leur effort survive dans l'avenir qu'il aura préparé; nous nous adressons aux hommes mêmes qui, sans désir de voir changer une société dont ils sont les privilégiés, sont assez intelligents pour comprendre qu'aux conditions nouvelles faites par notre civilisation industrielle et scientifique, répondra nécessairement une transformation sociale, et qui l'attendent moins violente, moins dangereuse d'hommes éclairés que de barbares.

### III

Nous savons assez les maux dont nous souffrons, c'est quelque chose d'en avoir conscience, ce n'est point assez de les constater et d'en gémir. Sans doute quelques braves gens, dévoués au bien public, se sont mis à l'œuvre; ils ont fait appel à l'opinion publique, ils ont sommé la société de se défendre. Les uns s'en sont pris à la pornographie et à ses débitants effrontés, les autres ont entrepris la lutte contre l'alcoolisme. Ils demandent des règlements de police qui soient enfin observés, des lois de défense, des mesures de prophylaxie et de répression.

Dans sa haine contre tout fatalisme, providentiel, législatif ou révolutionnaire, Deherme n'attend pas grand'chose de ces appels à l'autorité. « Il est puéril, m'écrit-il, de combattre la pornographie en demandant des poursuites contre les pornographes : on n'arrive ainsi qu'à faire condamner Flaubert et nommer Lavedan membre de l'Académie française. » Je n'ai pas contre les lois positives et les règlements nécessaires la même défiance que mon ami Deherme; sous peine de périr, la société, comme l'individu, doit avoir l'instinct de conservation. Ouvrir un ca-

bibliothèque constamment ouverte sur la rue; un salon de conversation et de jeux; un musée du soir; deux salles de cours et conférences; une salle de spectacle. Nous y organiserons un service médical, pharmaceutique, juridique, de placement, d'aide mutuelle en cas de chômage et de maladie.

(1) Adresser les souscriptions, adhésions et communications au siège social de la *Société des Universités populaires*, 17, rue Paul-Bert.

baret et un lupanar à toutes les portes, faire du milieu social une espèce de fumier, champ de culture intensive pour l'ivrognerie, pour la basse débauche, pour tous les vices qui rendent l'homme insociable, c'est quelque chose d'absurde et de monstrueux. Entre l'impulsion du désir animal et son objet, il est bon de mettre un intervalle, des obstacles, qui permettent à la réflexion d'intervenir, qui facilitent à la volonté la résistance.

Mais, s'il est bon de multiplier les efforts contre les maux particuliers, il faut se souvenir que la division du travail n'est efficace que par la convergence et l'organisation des efforts multiples. Si nous nous bornons à combattre les symptômes du mal, nous risquons qu'il renaisse incessamment des causes qui déjà l'ont produit. Il faut attaquer les effets dans leur cause. Entre les conditions économiques, la vie matérielle, l'éducation, les idées, les mœurs et les vices, il y a une solidarité qui fait qu'un des termes ne peut-être changé que par la modification de tous les autres. Les hommes de bonne volonté qui veulent supprimer l'alcoolisme ne savent pas tout ce qu'ils s'engagent à faire. Ne laisser au peuple d'autre plaisir possible que le plaisir de la bête, et prétendre le lui enlever ne serait que l'hypocrisie d'une charité cruelle et vaine. « Le procédé des « tempérants », dit justement Deherme, de montrer au peuple que l'alcool est un poison qui tue, — ce qu'il sait d'ailleurs, — ne sera efficace que lorsqu'il aura des raisons de vivre une vie qui vaille la peine d'être vécue. Nous prétendons combattre l'alcoolisme bien plus efficacement en ouvrant des musées du soir, en conduisant les ouvriers au Louvre, en leur faisant comprendre le beau des formes, le beau des idées, le beau des actions. » En somme, c'est sur l'individu qu'il faut agir, c'est en lui qu'il faut atteindre le mal dont il souffre. Ayons le courage et la franchise de vouloir ce que nous voulons. Pour sauver l'individu, il ne faut pas le laisser tel qu'il est, maintenir religieusement toutes les conditions qui produisent les vices dont on veut le libérer; il faut le mettre au-dessus de certaines impulsions, opposer au désir animal des forces positives qui le réduisent et l'arrêtent, développer l'intelligence et la volonté; rendre possible en l'homme l'éveil de la conscience, le sentiment de la dignité personnelle.

En définissant l'Université populaire par la *coopération des idées*, nous disons qu'elle doit être avant tout une œuvre d'éducation sociale. A travailler en commun, à comprendre que la besogne collective ne peut se faire que par l'effort combiné de tous, on se libère de la défiance et de l'orgueil, on fait l'apprentissage de la solidarité véritable. Il y a dans le sentiment de cette collaboration nécessaire quelque chose qui relève l'âme et l'âme en faisant du gé-

nie même le tributaire de tous : dans le domaine de la pensée, comme dans celui de l'action, la grandeur de l'individu se mesure au nombre de ceux dont il réussit à faire ses semblables. Nous ne voulons pas répandre de haut un enseignement dogmatique qui laisse étrangers les auditeurs et les maîtres, nous voulons fonder un enseignement mutuel, fraternel, une *amitié*, pour reprendre le mot dont se désignaient les communes du moyen âge. Il faut que les « intellectuels » et les travailleurs s'unissent : ni les uns ni les autres n'ont d'intérêt contre la vérité, et leur union seule peut donner à l'idée la force avec la précision. Il ne s'agit pas de patronage, de dogmes à imposer habilement, de traditions à maintenir, nous ne prêchons pas la sainte hiérarchie, nous ne jouons pas la comédie des bons serviteurs et des bons maîtres. Nous ne sommes pas de ceux qui proclament qu'il faut, pour le peuple, une religion dont ils se passent ou qu'ils affectent par politique ; nous n'ouvrons pas sur l'Église une porte dérobée. Nous ne craignons pas l'esprit critique, le libre examen ; nous ne voyons pas qu'on en abuse. Nous nous dénonçons de toute hypocrisie, de tout mensonge ; nous avons foi dans la vérité, nous sommes convaincus que la raison, principe d'ordre autant que de liberté, loin de séparer les esprits, tend à les unir dans un idéal qui tout à la fois procède d'eux et les dépasse. Nous voulons faire des hommes de jugement sain, d'initiative intellectuelle et morale, qui acceptent le nécessaire en voulant le meilleur ; des hommes libres, qui comptent plus sur eux-mêmes qu'ils ne craignent les choses, qui agissent après avoir pensé, et qui se sentent responsables de leurs idées comme de leurs actes.

Par cet appel à l'énergie et à la conscience individuelle, nous nous élevons au-dessus des sectes, des partis, des Églises. Il n'y a pas une Église qui ne soit aujourd'hui plus petite que la France, pas une dont les dogmes puissent faire l'unité de la conscience nationale, pas une dont nous puissions tolérer la prétention de nous délivrer des certificats de civisme. Toute idée féconde est l'acte d'un esprit vivant ; dès que l'idée n'est plus soumise au contrôle de la raison et des faits, dès qu'elle ne naît plus de l'action de l'intelligence qui la pense, elle n'est qu'une formule morte, dont le sens est perdu. Nous n'excluons que l'exclusion : c'est exclure quelque chose, je ne le conteste pas. Par cela seul nous sommes contre ceux qui se croient le droit d'imposer la vérité, dont ils s'affirment les détenteurs patentés, contre ceux qui se croient attaqués dès qu'on attaque le fanatisme et l'intolérance, contre ceux qui ne trouvent dans une religion d'amour que le droit de haïr en toute paix de conscience et de persécuter sans remords. Pour retrouver la vraie tradition de la

France, nous refusons de remonter jusqu'aux curés de la Ligue et aux Dragonnades.

Entre les hautes pensées, qui sont comme le patrimoine de l'humanité, et la conscience populaire, ce n'est point assez, comme intermédiaire, de l'instituteur. L'instituteur s'adresse à l'enfant, à l'adulte ; il faut que son œuvre, dans ce qu'elle a de plus élevé, soit continuée par des hommes qui, partageant la vie du peuple, ayant les mêmes intérêts, mêlés à ses luttes, ne puissent éveiller ses défiances. Je l'ai dit déjà :

Nous ne voulons pas faire des gens dédaigneux qui s'isolent, qui se séparent, créer une variété de bourgeois, ajouter à nos divisions des divisions nouvelles qui empirent le mal dont nous souffrons. Nous voulons former une élite ouvrière qui serve d'intermédiaire et comme d'interprète entre les penseurs et cette grande masse humaine qui, seule, peut donner aux idées la réalité, la force et la vie ; une élite ouvrière qui, consciente de la solidarité sociale, travaille à l'émancipation de tous, qui, peu nombreuse d'abord, s'accroisse, encadre l'armée du travail, entraîne les compagnons qui, par faiblesse, par impuissance, par fatalité héréditaire, se complaisent dans l'ignorance et ne sentent plus leur esclavage. Il faut que sans air de supériorité, sans prétention de dominer, modestement, en se rendant utile, à l'atelier, dans les syndicats, dans les associations coopératives, l'élite ouvrière agisse ; qu'elle soit de tous les groupements où se fait l'éducation du peuple ; qu'elle y combatte les petites rivalités, qu'elle y apporte, avec l'intelligence de l'idéal futur qui dépasse les fins prochaines, l'esprit de suite, la discipline volontaire qui n'humilie point, parce qu'elle est la soumission à une loi consentie (1).

#### IV

Nous avons reçu des objections, et d'abord dans des lettres sympathiques et défiantes toutes les objections de la timidité. Le poète Stéphane Mallarmé imaginait les hommes « du dernier jour » pâles, décharnés, s'avancant d'un pas léger, sur les pointes, anxieux de briser la frêle enveloppe de la terre ; une vision soudaine de beauté, dans une minute d'oubli, précipitait la catastrophe finale : que de gens vont ainsi dans la société présente, timorés, silencieux ou répétant les vieux mots, dans l'effroi des paroles vivantes dont le souffle ébranle leur abri vermoulu !

Deherme écrit dans le dernier numéro, de la *Coopération des Idées* : « L'un a peur d'enlever au pauvre la résignation (parbleu !) ; l'autre craint, en faisant nos lieux de réunion trop agréables, de faire désertier le foyer ; cet autre tremble des idées nombreuses que

(1) Conférence d'ouverture faite à la *Coopération des Idées*, 17, rue Paul-Bert.



nous remuons, de l'agitation que nous suscitons dans les cerveaux de nos auditeurs...

« Le premier n'a pas compris combien la résignation inconsciente au mal est mauvaise, et quelles révoltes elle couve, en permettant au mal de grandir, jusqu'à ce qu'il soit insupportable pour les plus avachis. Le second ne s'est point dit que les cabarets n'ont pas les mêmes scrupules, et que si nous avons peur d'éloigner les travailleurs de leurs foyers en les attirant à nous, les cabarets, eux, continuent leur œuvre néfaste. Le troisième ne s'est pas aperçu que l'angoisse intellectuelle, que l'inquiétude morale sont préférables à la torpeur qui livre l'homme à toute la tyrannie de l'idée fixe ou de l'entraînement. »

● Pour des raisons différentes, les socialistes, — et j'en suis plus touché, — mêlent à leurs paroles de bienvenue des regrets et des restrictions : l'un d'eux (*Revue Socialiste*, septembre 1898) rêve la fondation d'une œuvre où l'on se proposerait de démontrer aux prolétaires que « toutes les sciences justifient le socialisme et ne justifient toutes et pleinement que lui ; que toute l'histoire converge sur le socialisme et ne converge toute et directement que sur lui ; qu'il est impossible à une tête bien ventilée, bien aseptisée, et meublée sobrement mais avec méthode et avec goût, d'héberger aucune autre théorie politique et économique, et par conséquent éthique, esthétique et pédagogique que le socialisme ». Le style à coup sûr est plus nouveau que la pensée ; « hors de l'Église pas de salut », la formule a déjà servi ; nous ne voulons pas être des prêtres, nous voulons être des hommes de libre discussion et de libre pensée. Sommes-nous donc à ce point infectés par le virus catholique, que nous soyons condamnés à nous défier de la sincère et loyale recherche de la vérité, que nous ne puissions attendre le salut du peuple que des hypocrisies et des conventions d'une orthodoxie autoritaire ?

Certes je comprends que les socialistes se défient de l'opportunisme, des concessions qui faussent les idées et les consciences ; je comprends qu'ils veulent maintenir l'intégrité de leur idéal, ne pas dévier dans le pis-aller d'un capitalisme plus intelligent et moins féroce ; je comprends surtout qu'ils se refusent à être les dupes des endormeurs qui ne demanderaient qu'à prolonger indéfiniment la parade, pour que jamais le rideau ne se levât sur la pièce. Mais si les socialistes d'autre part se contentent d'être un parti politique, s'ils bornent leur action aux luttes électorales, s'ils attendent en discourant et ratiocinant le remède de l'excès du mal, je crains fort qu'ils ne fassent qu'ajouter un groupe aux groupes parlementaires, et que tout ne finisse par de petites intrigues et de belles paroles. Qu'il ait confiance dans le destin, dans la divine providence, ou foi dans l'évolu-

tion nécessaire des lois économiques, le fatalisme paralyse l'énergie. C'est à l'esprit, c'est à nous qu'il appartient de dégager des faits la vérité idéale et de les contraindre à l'exprimer : les faits plus ou moins résistent, plus ou moins nous aident, ils ne font pas notre besogne. On admet comme article de foi que la concentration progressive des capitaux, en multipliant les prolétaires, les salariés, nécessairement multiplier les ennemis du capital et par le seul mécanisme du suffrage universel livrera la puissance politique au socialisme qui n'aura plus qu'à fabriquer à coups de lois et de décrets la société nouvelle : c'est toujours le raisonnement du *contre-un*. Êtes-vous bien sûrs que la convergence des lois économiques et des appétits humains suffise à tout ? que les faits ne puissent prendre qu'une direction, dont toutes les résistances individuelles et collectives ne sauraient les faire dévier ? Êtes-vous sûrs qu'un peuple inerte, sans initiative, sans idéal, reculant devant le sacrifice et la souffrance, ne consentira pas, après des velléités de révolte, à son esclavage ? qu'il ne se consolera pas à rêver au cabaret le paradis dont déjà les arbres sont plantés qui ombrageront les longs sommeils des hommes repus sans travail ?

J'ignore quel est l'avenir réservé au socialisme, je doute qu'il soit l'exacte prévision de la société future, la vie toujours brisant les cadres où nous prétendons l'enfermer ; mais je sais bien que la société de justice, que nous voulons en commun, ne se fera pas sans l'effort des individus, qu'il faudra la mériter et la conquérir ; sans nier l'influence du milieu, la nécessité de le transformer, je sais que nous ne réaliserons de justice et de fraternité dans nos institutions que ce que nous en réaliserons en nous-mêmes. Nous ne ferons rien d'humain si nous ne faisons des hommes. Il faut que les socialistes français ne restent pas au-dessous des socialistes de Belgique et d'Allemagne, il faut que les Jaurès, que les Fournière fassent ce qu'ont fait à Bruxelles, à Gand, les Volders, les Vandervelde, les Anseele, il faut qu'ils commencent quelque chose de réel, qu'ils exercent les prolétaires à l'action d'ensemble, à la convergence de l'effort ; qu'en la faisant efficace et vivante ils fassent plus claire et plus distincte l'idée de la solidarité ; qu'en lui donnant l'occasion de naître, ils éveillent un sentiment collectif où l'égoïsme même prend quelque chose du désintéressement. C'est par les syndicats, c'est par les coopératives que peut se faire l'éducation sociale du peuple : en collaborant à ces œuvres collectives il apprendra à penser, à vouloir en commun, à se défaire des petites jalousies, à s'intéresser aux choses impersonnelles qui dépassant l'individu lui donnent une raison supérieure de vivre.

Nous voulons pour le peuple une vie plus humaine ; il ne l'obtiendra que par des efforts qui déjà la commenceront pour lui et par lui. L'Université populaire travaillera à affranchir l'homme de la première des servitudes, de celle qui fonde toutes les autres, de la servitude dont il est lui-même l'auteur ou le complice. « Tout ce qui donne au peuple une conscience plus claire de ses besoins véritables, tout ce qui fait son intelligence plus lucide, sa volonté plus forte, son cœur plus généreux, plus accessible aux sentiments universels, commence son émancipation. » Les éducateurs du peuple sont les collaborateurs nécessaires de ceux qui veulent améliorer sa condition matérielle ; ils le préparent à une vie supérieure en lui en inspirant le désir et en le rendant capable de la vivre. Que si l'homme est condamné à un surmenage abêtissant, à une misère nécessairement dégradante, les programmes d'éducation supérieure, le prétendu partage des biens impersonnels, l'accession de tous à la vérité, à la beauté, à la moralité, ne soient que mensonge et qu'hypocrisie, nous le savons ; nous sommes convaincus seulement qu'il faut transformer l'homme en même temps que son milieu, et que, pour y réussir, ce n'est pas par la loi seule, c'est par l'homme même, par son effort, par son intelligence et son énergie qu'il faut réaliser les conditions nouvelles du travail et de la répartition de ses produits.

## V

S'il nous fallait une preuve de la nécessité de l'œuvre que nous entreprenons, nous la trouverions dans la rapidité avec laquelle l'idée s'est propagée et déjà se réalise. A dire vrai, le mérite de cette idée ne revient proprement à personne ; présente à beaucoup d'esprits, elle ne fait que rapprocher ceux qui la partagent. Les adhésions arrivent de toutes parts ; ce qui vaut mieux, dans un grand nombre de villes, quelques hommes de bonne volonté se mettent à l'œuvre et tentent cette « coopération d'idées », ce rapprochement des intellectuels et du peuple qui pourrait être si fécond pour tous.

A Lyon, un groupe est formé ; à Marseille, l'Université populaire de Provence s'organise ; à Beauvais, un cercle laïque d'éducation morale, tout en s'intéressant aux enfants des écoles, aux adultes, donne des conférences, « où sont abordées, dit M. Camille Léger, sans crainte, mais avec des expressions mesurées et une méthode scientifique, quelques-unes des difficiles questions qui inquiètent notre époque et quelques-uns aussi des problèmes qui se sont toujours posés à l'humanité (1) ». A Toulouse,

la Ligue de l'Enseignement, depuis deux ans déjà, donne des conférences du soir, et, dans sa brochure sur *l'Éducation populaire et le Peuple*, M. Paul Crouzet, résumant ses expériences et ses enquêtes, fournit des documents précieux sur les besoins des auditeurs, sur leurs préférences, sur la méthode qui paraît la mieux appropriée à cet enseignement nouveau. Notre courageux ami, Victor Basch, qui a appris à ses dépens qu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle, dans une ville catholique, on peut fort bien être lapidé, m'envoie sur ce qu'ont fait à Rennes les professeurs des Facultés une note que je publie tout entière pour les indications utiles qu'elle contient et dont nous devons profiter.

Un groupe de professeurs de l'Université de Rennes (Faculté des Lettres, des Sciences, de Droit et École de médecine) ont fait, durant les mois d'hiver de l'année 98-99, une série de conférences à la *Bourse du Travail*, lieu de réunion des syndicats ouvriers de Rennes. Ces conférences ont été suivies très régulièrement et très attentivement par un public de plus en plus nombreux. La plupart des sujets traités avait été indiqués par les administrateurs de la Bourse : Michelet ; — l'Électricité ; — le Prolétariat juif à l'étranger — Pasteur et les microbes ; — de l'Alcoolisme ; — la Révolution de 48 ; — la Propriété ; — la Loi sur les accidents du travail, etc.

Il est entendu que ces conférences seront reprises l'hiver prochain sur un plan nouveau. On essaiera tout d'abord de multiplier les conférences scientifiques avec expériences et projections qui, visiblement, avaient excité un intérêt très vif chez les auditeurs. Ensuite, au lieu de conférences proprement dites, on tâchera d'organiser des causeries, pour lesquelles on choisira des sujets intéressants directement les ouvriers. Ainsi l'un des professeurs fera une série de causeries sur le sujet suivant : « Que peut faire un ouvrier de Rennes de ses enfants ? Indication des écoles spéciales, professionnelles (Arts et Métiers, École de Physique et de Chimie, École du Livre, École des Arts décoratifs, Écoles de Couture, de Coupo, etc.), avec les conditions d'entrée, les bourses possibles, etc. La causerie sera suivie d'une véritable consultation sur des cas particuliers. On se fera amener les enfants, on les interrogera, les conseillera. On entreprendra de plus une série de leçons sur la question, sur les questions sociales. On exposera les différents problèmes que soulève le socialisme vers lequel inclinent la plupart des ouvriers syndiqués, sans en connaître les principes, sans en comprendre la portée. On traitera les questions de mutualité, on expliquera le fonctionnement des coopératives de production et de consommation. Un autre conférencier parlera d'esthétique. Il essaiera d'apprendre à ses auditeurs à regarder, à se préoccuper

cent trente familles de membres souscripteurs. Sous ses auspices, en trois mois, ont été faites vingt conférences publiques, fidèlement suivies par un nombreux auditoire. Mais pour être ce que nous voulons être, une université populaire, il faudra compléter nos conférences publiques par l'enseignement suivi et régulier de certaines matières dans des cours fermés. » Rapport de M. Camille Léger du 21 mars 1899.

(1) « L'école laïque d'éducation morale compte aujourd'hui



dans leur travail, de la question du beau. Ces conférences seront suivies de visites dans le musée, de lectures de poètes, etc. Enfin, un professeur s'occupera de questions de morale, tant individuelle que sociale : il fera des causeries sur le mensonge, l'hypocrisie, le devoir, la justice, la solidarité, etc.

Dans de grandes villes comme Lyon, Lille, Bordeaux, on pourra prendre exemple sur la Maison du peuple de Bruxelles ; dans les villes d'importance et de richesse moyenne, c'est la *Bourse du Travail* qui doit être le siège de l'Université populaire. Tout d'abord, gratuité de la salle, de l'éclairage, etc. Ensuite et surtout, les ouvriers ont l'habitude de se rendre à la Bourse : ils y sont chez eux et sont très contents et un peu fiers d'y recevoir, en hôtes, les professeurs. Tandis qu'il paraît très difficile d'amener dans une salle quelconque des ouvriers au sortir de leur travail, après leur dîner, ils se rendent presque tous les soirs à la Bourse, dans leurs syndicats, et n'ont pas par conséquent, à se déranger ni à s'habiller pour écouter une leçon ou une causerie faite dans la salle même où ils ont l'habitude de se réunir. Ce qui tend à prouver la justesse de cette observation, c'est que dans les villes un peu importantes, comme par exemple Rennes, les cours d'adultes ne sont guère suivis. Les parents ne veulent pas revenir à l'école, fût-ce pour y accompagner leurs enfants. Il en résulte que pour les attirer à nous, c'est chez eux qu'il faut aller.

## VI

Que ferons-nous ? En quelle mesure serons-nous suivis ? Quel nombre d'auditeurs et d'amis se groupera autour de nous ? Quelles œuvres de coopération matérielle et morale réussirons-nous à organiser ? Verrons-nous s'élever la maison du peuple ? Je l'ignore. Nous aurons prononcé du moins une de ces paroles qui ne peuvent plus ne point avoir été prononcées. Au salut par l'autorité traditionnelle, par le mensonge utilitaire, nous aurons opposé le salut par la franchise et par la raison ; à la religion pour le peuple nous aurons opposé la vérité, la beauté, la moralité pour le peuple. Notre œuvre n'est pas l'utopie de quelques esprits chimériques qui rêvent la cité du soleil, elle s'impose, elle est liée à nos institutions, elle en est une expression, une conséquence nécessaire, elle n'est que l'effort pour faire de la démocratie une réalité.

Nous ne disons pas que la tâche est facile, qu'elle se fera toute seule, nous disons qu'il serait bon qu'elle fût faite et que par cela même il est bon de la commencer. En affirmant le droit de tous les hommes à la vie humaine, nous posons le principe de toutes les revendications légitimes : le refus de l'esclavage ; mais du même coup nous avertissons l'individu qu'on ne fera pas pour lui ce que seul il peut faire pour lui-même, et qu'il n'est pas de révolution sociale qui puisse dispenser de cette première

révolution qu'il faut opérer en soi-même par la révolte de l'intelligence et de la volonté contre la tyrannie de l'instinct.

On répète volontiers aujourd'hui que les principes de la Révolution sont de dangereuses erreurs, qu'ils ont produit tout le mal qu'ils pouvaient produire, qu'il est grand temps de retourner en arrière, de reculer aussi loin que possible vers la hiérarchie, vers l'autorité temporelle et spirituelle ; peut-être faut-il entendre par là qu'émancipés par les principes de la Révolution, les bourgeois ne voient pas la nécessité qu'ils soient vrais plus longtemps. Que le droit ne règne pas sur la terre, que la justice ne soit pas la loi des faits, nous le savons de reste : la justice est une idée posée par l'esprit en face des faits, un idéal qu'à la volonté seule il appartient de leur faire de plus en plus exprimer (1).

GABRIEL SÉAILLES.

## LES AMOURS DE BALZAC

Sous le titre de « Lettres à l'étrangère », M. de Lovenjoul a enfin publié ces fameuses lettres de Balzac à M<sup>me</sup> de Hanska dont un certain nombre avaient déjà paru par ses soins dans les Revues et qu'on était très impatient de lire dans toute leur suite.

Le présent volume mène cette correspondance depuis le mois de janvier 1833 jusqu'au 5 janvier 1842, c'est-à-dire pendant huit ans et c'est-à-dire pendant tout le temps que M<sup>me</sup> Hanska était encore en pouvoir de mari. Le reste viendra plus tard ; car on sait que neuf ans encore se sont écoulés avant que M<sup>me</sup> veuve Hanska devint M<sup>me</sup> Honoré de Balzac.

Ces lettres sont du plus vif intérêt. Non pas précisément comme documents sur l'histoire du temps, ce dont nous sommes friands avant tout. Balzac, malgré des sollicitations à cet égard, qui, on le devine, ont dû être très pressantes, ne sait, tant par inclination naturelle, que parce qu'il était furieusement occupé, parler que de lui-même et d'elle, ce qui est encore une façon de parler de lui ; et il donne très peu dans le commérage, dans ce précieux commérage qui devient de l'histoire plus tard.

Cependant, on glane dans ce volume quelques détails sur M<sup>me</sup> Récamier, sur M<sup>me</sup> de Girardin, sur Jules Sandeau (peu flatteurs), sur Hugo (demi-flatteurs) et un très beau portrait en pied, et qui est très favorable, de George Sand. Voilà pour la contribu-

(1) Le programme et les statuts de la *Société des Universités populaires* seront envoyés franco à toute personne qui en fera la demande, 17, rue de la Harpe, à Paris. La cotisation annuelle est de 6 francs : l'abonnement annuel au *Bulletin* de la Société est de 3 francs. (N. D. L. R.)